

# Son obsession : saisir la fragilité de l'instant

**A** 15 h 45, même à l'ombre des tilleuls, le jury du prix du Marquis-de-Sade est écrasé de chaleur. Coincé entre Frédéric Beigbeder et Chloé des Lisses, Jean-François Jonvelle arbore un sourire poli. « Si ça continue comme ça, on ne va même pas pouvoir aller nager, glisse-t-il à sa voisine. » C'est clair : il rongé son frein.

Les déjeuners qui durent trois heures, les mondanités qui traînent en longueur et l'empêchent de faire autre chose – n'importe quoi, mais autre chose ! –, c'est pas son truc. Du tout. Ce qui lui plaît, à lui, c'est d'aller vite, bien, et tous azimuts. Logique : le photographe préféré des hommes qui aiment les femmes ne conçoit la vie que par instantanés successifs, au 125<sup>e</sup> de seconde. Et si chacun d'eux est rempli d'une myriade d'ouvertures sur un ailleurs possible, c'est encore mieux.

Impatient ? Non : boulimique de sensations inédites. Jonvelle en est sûr, vivre est un travail à plein temps. Un souci permanent doublé d'une mission personnelle impossible : réussir à saisir et à figer ce qui est par essence infiniment volatile. Voilà son angoisse. Et c'est parce qu'il n'en a toujours pas trouvé la clé qu'il ne supporte pas le temps perdu. C'est un crime de gâcher une journée à attendre patiemment le dessert. Mieux vaut goûter à tout, et en même temps, si possible : au travail, aux inconnues croisées au détour d'une boulangerie et à la soupe au pistou, par exemple. La liste n'est pas exhaustive. Tels une Amélie Poulain au masculin ou un Philippe Delerm qui aurait choisi d'écrire avec la lumière, pour Jonvelle, les multiples petits plaisirs de la vie sont la seule activité sérieuse.

Dans le désordre, il y a aussi les huitres, la gracilité des nuques des femmes, l'intégrité touchante d'Arlette Laguillier et la clarté des petits matins en Provence. C'est d'ailleurs là qu'il a grandi, à Ménerbes, dans le Lubéron, à l'époque où aucun attaché de presse sensé n'aurait envisagé d'inviter l'intelligentsia érotique parisienne

pour une remise de prix littéraire. C'est pourtant là que, petit garçon, il était heureux, entre un père et une mère tous deux kinésithérapeutes, et une grande sœur un peu lointaine. Ses rêves d'enfant ? Pas pervers pour un sou : « Vers dix ans, j'hésitais entre ouvrir une boutique d'aromates et devenir chauffeur de bus », sourit-il. Ce qui le détourna de ces deux nobles buts ? Le père d'un copain, photographe de cathédrales, qui lui demanda de l'assister pour mener une commande à terme. Il avait dix-sept ans. « Ça m'a plu, explique-t-il. A l'école je ne foutais rien... J'ai décidé de devenir photographe, mais il me fallait un appareil. Par fierté, je ne voulais pas que mes parents me l'offrent, alors je suis parti travailler à Cavaillon. Je char-

geais les camions de fruits et légumes pour Rungis. Deux mois et demi de cageots plus tard, j'avais mon premier Hasselblad. » Et il fait ses premières photos : sa mère, sa sœur, sa grand-mère, des filles du coin... Déjà des femmes. La grande affaire de sa vie.

En déterminant ce que sera son métier, Jean-François Jonvelle découvre dans le même temps ce qui deviendra, au bout du compte, son seul sujet : la femme avec un grand F. Plus qu'un sujet, c'est une obsession. Mais une obsession façon Jonvelle : légère et pétillante. On chercherait en vain des traces de trash, de glauque ou de sordide dans ses images. La femme le fascine, mais gaiement, comme l'air qu'il respire ou le poisson tout frais qu'il aime acheter à la criée. ➤



Séance de travail et de fous rires : Sarah Dee, élève du cours Florent, essaie une création de Chantal Thomass, l'une des grandes amies de Jonvelle. Quelques heures plus tard, le photographe contrôle ses images à Publmod, le laboratoire où officie Hervé, son tireur attiré depuis dix ans.



Sandrine Bonnaire, Marie Gillain, Josiane Balasko ou Emmanuelle Seigner : toutes rayonnent sous l'œil du photographe. C'est pourtant, si l'on en croit Jonvelle, un travail difficile que d'immortaliser une star. « Elles sont fragiles et l'image fixe leur fait peur, explique-t-il. Pour que tout se passe bien, il faut transformer la séance photo en un bon moment. » Une recette qui marche...

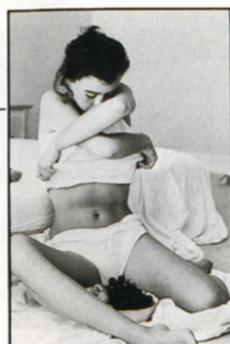
“C’est toujours l’émotion qui me pousse en avant”



JEAN-FRANÇOIS JONVELLE



JEAN-FRANÇOIS JONVELLE



JEAN-FRANÇOIS JONVELLE



JEAN-FRANÇOIS JONVELLE

Fidèle, Jonvelle s'entoure toujours de la même équipe. Le travail, sérieux, méthodique, consiste à donner l'illusion du naturel et de la facilité.

► Pour lui, elle est d'abord et nécessairement source de joie... puisqu'elle est synonyme d'émotion. « Bien plus que la séduction, c'est l'émotion qui me pousse en avant, précise-t-il. Un quart de seconde me suffit. Je sors de chez moi, par exemple, pas lavé, pas rasé, et je croise le regard d'une femme. Elle me sourit, je ne la reverrai jamais bien sûr, mais je m'en fous. Elle m'a donné quelque chose de vrai, c'est une belle journée. » C'est précisément ce « quelque chose de vrai » qui fait de Jonvelle un photographe pas comme les autres.

Même ses débuts rompent avec la norme. Là où les aspirants portraitistes rament pendant des années, le jeune Jonvelle fait, d'entrée de jeu, un carton. Dès son arrivée à Paris, il est repéré par le directeur artistique du *Jardin des modes* qui le fait travailler en tandem avec un maquilleur débutant, Serge Lutens. La réussite est déjà là, mais il a la bougeotte. Il part en Angleterre pour assister, pendant quelques mois, Richard Avedon. Il a dix-neuf ans. Puis il revient à Paris où il trouve, tout de suite, les collaborations qui sont encore les siennes aujourd'hui : *Elle* et *Marie-Claire*.

De la presse à la mode, de la mode à la pub, aux portraits de stars et aux travaux personnels, il n'y a qu'un pas. Jonvelle le saute aisément et poursuit dès lors une carrière faite d'allers et retours ou de déplacements parallèles d'une activité vers l'autre. Et toujours avec le même succès. Son secret ? Oser imposer sa griffe et s'acharner sur le même sillon : celui de la simplicité. « L'inaccessible ne m'intéresse pas, ne cesse-t-il de répéter. Je veux de la franchise et de l'honnêteté. Je veux que les femmes se reconnaissent et s'acceptent, qu'elles assument leur corps, leur féminité et leurs rondeurs. On se fout de la mode, il faut du vrai. De vraies femmes avec de vrais gestes, c'est ça que je veux capter. » Capter, saisir, figer... trois mots essentiels de son vocabulaire. Cet amoureux du temps qui passe photographie d'abord pour immortaliser ses modèles, au sens propre du terme. « Les filles avec qui je vis des choses, j'ai envie de les figer dans l'instant, pour qu'il dure. Si je les revois quinze ans plus tard, je

ne les regarde pas telles qu'elles sont, avec des enfants, des rides : pour moi, elles sont toujours aussi belles. Les photographier, c'est un acte d'amour. » Célibataire convaincu, vrai don Juan, Jean-François Jonvelle a beaucoup d'amour à donner.

Sa vie n'est qu'une longue suite de passions amoureuses, parfois sans lendemain, mais toujours fixées par l'image. « Rien n'a de sens sauf le plaisir, conclut-il. Mais il est fragile, parce qu'il est fugace. Rien n'est jamais acquis, jamais. » Dommage ? Pas sûr. Car si avec Jonvelle les femmes ont perdu un mari, elles y gagnent, en revanche, un amoureux éternel. ■

Isabelle-Sophie Lecorné

Photos : Pascal Rostain pour Gala



JEAN-FRANÇOIS JONVELLE



JEAN-FRANÇOIS JONVELLE

Outre ses travaux de commande pour la pub ou la mode, il a publié six livres de photos plus personnels. Le dernier, *Jonvelle(s)*, illustre sa théorie fétiche : tout le monde est photographiable. Ni mannequins ni actrices, ses muses sont des inconnues.